

Muspell

1. La Rébellion

Lucie G. Coste

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

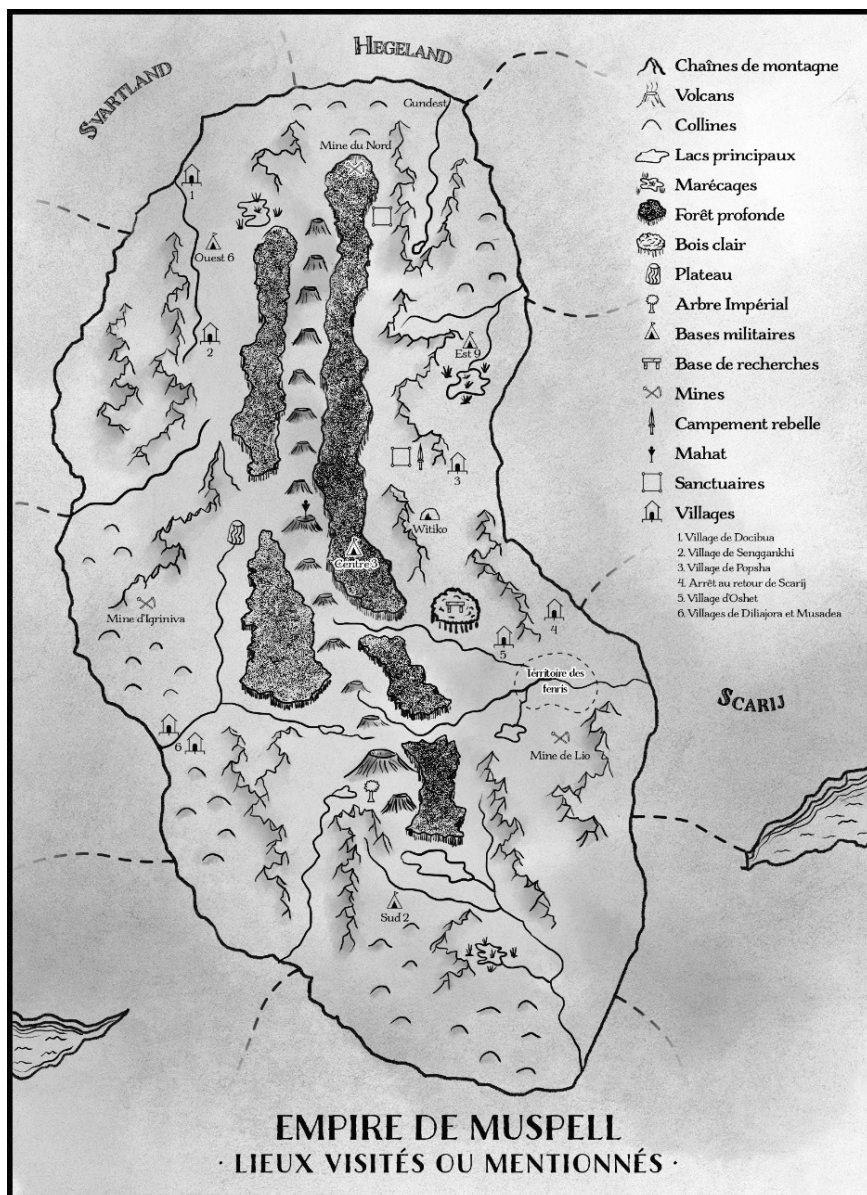
Illustration de couverture : @MorvanArt – Les dessins d’Ancelin

Design couverture : @pensinagraphic – Pensina’s Graphic

Design de la carte : @AlexisVeille71 – Alexis Veille – Graphiste et
vidéaste

ISBN : 979-10-359-2649-6

Copyright @ Lucie G. Coste, 2020



Prologue

– Monseigneur, nous sommes arrivés.

Husypsis ouvrit les yeux. Il s'était assoupi durant la traversée. Devant lui, au pied de sa couche, se trouvait le général de son armée. Un Muspellien plus âgé que lui d'une dizaine d'années, vêtu d'une armure en cuir richement décorée, portée au-dessus de son uniforme vert feuille. Dans son dos se balançait une cape d'un bleu nuit. Ses cheveux d'argent étaient retenus en une longue et étroite tresse. Il attendait la réaction de son Empereur.

– Très bien, déclara celui-ci d'une voix lente. Je vous rejoins sur le pont.

Le général s'inclina et quitta la cabine. Husypsis, allongé sur des coussins, se releva et se dirigea vers le coffre qui trônait dans un angle. La pièce était étroite, à peine illuminée par une petite fenêtre. Les navires muspelliens n'avaient rien de la prestance de ceux de leurs ennemis, les Nordiques. Ces humains étaient les maîtres incontestés de la mer. L'Empereur n'avait pas pris le risque de les affronter sur ce terrain. Cependant, il était contraint de se rendre à Svenhelm, leur capitale, par voie maritime. Sans quoi son plan ne pourrait fonctionner.

Il ouvrit le coffre, dévoilant son contenu : un somptueux manteau argenté, brodé de fils d'or et doublé d'une fourrure noire aux reflets bleutés. Il le plaça négligemment sur ses épaules, puis quitta sa cabine. Le général et le capitaine rassemblaient l'équipage, quand ils le virent arriver. Le bateau était amarré au milieu de ses semblables, devant le port de Svenhelm. Plus loin, se trouvaient les fameux navires nordiques, des embarcations à fond plat d'une rapidité inégalée. Husyphis devait s'en débarrasser au plus vite.

– Général, appela-t-il. Tout est prêt ?

– Absolument, Monseigneur, assura le concerné en arrivant à grands pas. Les troupes sont prêtes à accoster.

– Vous avez reçu les messages des légions ?

– Oui, elles sont toutes disséminées à nos frontières. Elles attendaient le lever du soleil pour fondre sur l'ennemi. Elles ont sans doute déjà commencé la rafle.

– Bien, ne traînons pas. Nous sommes attendus par sa Majesté, ajouta-t-il avec un sourire mielleux.

Le Roi d'Hegeland, royaume le plus puissant du continent, ne s'était pas donné la peine de descendre au port pour accueillir l'Empereur. En revanche, il avait envoyé une délégation de dix humains, vêtus d'armures métalliques entravant leurs mouvements. Ils attendaient au bout du quai avec une expression sévère, les mains posées sur la garde de leurs épées. *Nous allons leur donner une leçon d'humilité*, pensa Husyphis.

– Monseigneur, intervint le général, n'aurions-nous pas dû prendre nos épées ?

– Je refuse que ces Nordiques les voient, répliqua-t-il. Je ne leur laisserai pas mettre la main sur mes créations. D'autant plus que nous n'en avons pas besoin, vous et moi.

– En effet, reconnut le guerrier, sans parvenir à cacher son anxiété.

Husyphis ne pouvait l'en blâmer. Ce qu'ils accompliraient ce jour-là serait une prouesse pour le peuple muspellien. Leur Empereur avait

consacré des années à ce projet, malmenant sans cesse l'armée hegelandaise à leur frontière, jusqu'à ce que les Nordiques aient fini par proposer un cessez-le-feu. En ce froid matin d'automne, l'Empire de Muspell enverrait un message clair aux royaumes humains : il ne fallait pas le sous-estimer. Après cela, il leur laisserait le loisir de méditer sur leurs actes à l'encontre de la forêt muspellienne. À moins qu'ils ne préférassent se battre les uns contre les autres, afin de récupérer les morceaux d'Hegeland. Husyphis, lui, n'avait pas l'utilité d'une terre si différente de la sienne.

En revanche, si l'enlèvement de leurs enfants, tous royaumes confondus, ne convainquait pas les humains de laisser l'Empire en paix, et s'ils décidaient d'avancer sur ses terres, ils seraient reçus de façon appropriée par les meilleurs guerriers du continent.

– Allons-y, déclara leur chef en mettant pied à terre.

Le port se trouvait dans un creux, au pied d'une immense falaise blanche. Au sommet de celle-ci les attendait Svenhelm, ainsi que son souverain et leur traité de paix. Husyphis s'avança, suivi d'une troupe de trente soldats, dirigée par le général en personne, et d'une interprète en tenue civile. Cependant, cette jeune Muspellienne n'était pas sans défense. Elle maîtrisait le combat au corps à corps.

L'un des hommes en armure s'approcha de l'Empereur, tout en gardant une distance de sécurité. Il releva la visière de son heaume, dévoilant un visage méfiant qui tâchait cependant de se montrer cordial. Il prononça quelques mots en langue nordique. L'interprète s'empressa de les traduire :

– Soyez le bienvenu, Empereur Husyphis. Veuillez nous suivre, je vous prie.

Il acquiesça, abandonnant les autres troupes derrière lui, sur leurs propres navires. Il ne doutait pas que d'autres Nordiques, bien dissimulés, les surveilleraient durant son absence. Ils auraient tort de s'en abstenir. Mais cela n'avait aucune importance. Le Muspellien était confiant. Il leur ferait bientôt payer l'affront fait à sa forêt et à son

peuple. Pour l'heure, la mascarade devait continuer. Il suivit ses guides d'un pas tranquille le long d'un chemin escarpé, sans un regard en arrière.

Chapitre 1

Rory

– Hugo, redresse ta garde !

Le maître d’armes soupira, exaspéré. Quelques flocons tombaient sur sa crinière grisonnante. Il les repoussa de sa main forte et nervurée, puis darda ses yeux gris sur le dénommé Hugo, qui se tenait devant lui, épée à la main. Ils se trouvaient au centre de la cour intérieure du couvent. Une trentaine d’enfants et d’adolescents, en protections de cuir, portant des épées à la ceinture, les regardaient. Ils étaient adossés nonchalamment contre les murs de pierres grises, attendant leur tour. Un vent glacial soufflait du Nord et balayait les dernières feuilles qui recouvraient le pavé, annonçant l’arrivée de l’hiver.

– Prends exemple sur Rory ! ajouta le maître d’armes.

– Désolé, maître, s’excusa son interlocuteur d’un sourire gêné.

Il redressa son épée avec maladresse. C’était un jeune homme de grande taille, à la musculature finement dessinée. Ses cheveux blonds oscillaient au vent, ses yeux verts brillaient à cause du froid. Hugo portait une épaisse tunique en cuir brun, à manches courtes, lacée sur

une chemise blanche, ses bas noirs rentrés dans de hautes bottes fourrées et usées. Sur ses épaules, une vieille cape en peau de daim, rembourrée de laine blanchâtre, lui permettait de lutter contre le froid. Les traits de son visage étaient aussi chaleureux que le sourire qu'il lança à Rory, son adversaire.

Ce dernier était son opposé. Petit pour ses quinze ans, il était plus robuste que lui. Il maniait son épée avec adresse et assurance. Son visage émacié était d'une grande pâleur, même pour un homme du Nord. Ses cheveux, raides et roux foncé, tombaient dans ses yeux d'un bleu très pâle. Ses profonds cernes trahissaient un sommeil inégal. Il affichait un visage fermé, couvert de taches de rousseur. Ses habits étaient en tous points semblables à ceux d'Hugo, mais plus usés que ceux, propres et neufs, des autres pensionnaires. Les siens étaient foncés, à l'exception de la doublure de sa cape, en fourrure grise.

Toute son attention était rivée sur son combat, bien qu'il ne s'agît que de l'un de leurs entraînements quotidiens. Il était resté immobile depuis l'interruption du maître. Soudain, il attaqua Hugo au flanc droit. Son adversaire ne fut pas assez rapide. Il tournait à peine son torse et son épée pour riposter, que Rory était sur lui. Alors, ce dernier ralentit son fauchage, juste assez pour lui permettre de bouger. Ce que fit Hugo, présentant son profil à son camarade, le torse caché derrière sa lame. Celle de son camarade vint frapper, plutôt se poser, contre la sienne.

– Hugo, tu es encore trop lent, soupira le maître d'armes. Concentre-toi davantage. Rory, ne sois pas aussi tendre avec lui.

Le concerné fronça les sourcils. Il savait que pour le bien de son ami, il devait le traiter comme n'importe quel autre adversaire, quitte à le blesser. Les autres pensionnaires ne se gênaient pas pour frapper Hugo. Mais ce n'étaient pas ces coups-là qui l'aidaient à s'améliorer.

– Allez, on reprend, exhorta le maître.

Les deux adversaires s'écartèrent l'un de l'autre. Rory se remit en garde, les muscles tendus, prêt à bondir. Son camarade inspira et empoigna son épée des deux mains.

– Hugo, reprit le maître d’armes, mets-toi en garde.

– Mais j’suis en garde, protesta-t-il.

Le professeur dégaina vivement son épée, fendant l’air. Il fonça sur l’adolescent et s’arrêta, la lame sous la gorge de son élève. L’assistance se tut, tous les regards se tournèrent vers eux. Rory, les yeux écarquillés, n’avait même pas vu le maître d’armes se déplacer. Hugo n’avait pas bougé d’un pouce. Tout s’était passé si vite.

L’homme baissa son arme et la rengaina. Puis il se tourna, les mains dans le dos, et déclara d’une voix forte :

– Une garde n’est une garde que si elle te *garde* des attaques.

Hugo se remit en position, dépité. Les pensionnaires, jusque-là ébahis par la démonstration de leur professeur, lui lancèrent des sourires narquois. Rory se raidit, furieux. Il ouvrit la bouche pour répliquer à la fois au maître et à ces imbéciles de petits nobles. Une cloche sonna au loin, résonnant dans tout le couvent.

– Le cours est terminé, annonça le maître. Allez vous changer pour le déjeuner.

Les pensionnaires se ruèrent vers les portes du dortoir, au fond de la cour. Le regard d’Hugo était perdu dans le vague. Son ami l’attendit patiemment, laissant leurs camarades rentrer pour libérer le passage. Quand le grand blond se tourna vers lui, il avait retrouvé son sourire habituel.

– Passez une bonne journée, maître, s’exclama-t-il.

Celui-ci lui lança un regard étrange, moins sévère qu’à l’accoutumée. Rory crut voir un sourire fugace passer sur ses lèvres.

– Dépêchez-vous, tous les deux.

Le professeur salua le plus petit d’un signe de tête respectueux, auquel celui-ci répondit avant de s’éloigner. Ses deux élèves se dirigèrent à leur tour vers le dortoir. Ils déposèrent leurs épées dans le couloir, sur la table prévue à cet effet. Le concierge du couvent les remettrait dans l’armurerie.

– J’étais vraiment mauvais, c’matin, lança Hugo avec entrain tandis qu’ils montaient au deuxième étage. Plus que d’habitude, quoi.

– Tu t’en sors pas si mal, marmonna Rory. T’as des bons réflexes.

Ils entrèrent dans le couloir du dortoir masculin, orné de boiseries. Ils passèrent devant les chambres individuelles et confortables des autres pensionnaires. Il s’agissait d’enfants de jarl, les familles nobles du royaume. Au bout du couloir, ils écartèrent un rideau rouge, accédant ainsi à leur propre chambre. Étroite, réaménagée pour deux personnes à la va-vite. Se trouvaient là un bureau, une armoire entrouverte et mal rangée ainsi qu’un lit superposé, fabriqué par le concierge. Les couches étaient maintenues par un pilier en bois, et fixées au mur de pierre pour les stabiliser. À côté des autres chambres, celle-ci ressemblait à un placard.

Le couvent étant, à l’arrivée de Rory, à court de chambres disponibles, ils avaient dû improviser. N’étant qu’un gamin issu du peuple, il ne pouvait prendre la place réservée à un fils de jarl, même si celui-ci ne venait que rarement au couvent. Les prêtresses ne pouvaient pas non plus lui refuser l’entrée, étant donné les circonstances de son arrivée. Quoi qu’il en fût, il préférait partager le placard d’Hugo.

Les deux amis retirèrent leurs tuniques, ceintures et protections de cuir. Ils gardèrent en revanche leurs capes. Hugo attacha les manches de sa chemise, filées et usées, avec une longue bande de tissu brun qu’il enroula méthodiquement autour de ses avant-bras. Rory resta assis sur sa couche, en dessous de celle de son ami, perdu dans ses pensées.

– On y va ? s’enquit son camarade.

Ils quittèrent la pièce, refermant le rideau sur leur passage. Dans le couloir, se trouvaient deux autres pensionnaires, plus jeunes qu’eux. Ils discutaient à voix basse sur le pas de porte d’une chambre. Sir Andrey et Sir Jostein, des têtes blondes aux habits de bonne facture et à la posture altière. Le premier lança un regard mauvais à Rory, qui l’ignora. Le second parlait à toute allure :

– Les Muspelliens ont accepté de faire la paix ! Ils signent un traité avec le Roi, en ce moment même. Ici, dans la forteresse. L'Empereur est venu en personne. J'ai entendu la Grande Prêtresse en parler avec un visiteur.

Il arborait un large sourire, comme si espionner les conversations était digne de fierté. Rory le faisait parfois, lui aussi, toutefois il ne s'en vantait pas. Mais les nobles se croyaient au-dessus de tout.

Hugo intervint alors, à la grande surprise des trois autres :

– C'est vrai ? Faut l'dire à tout l'monde !

– De quoi tu te mêles, Redsey ? répliqua Sir Andrey. Va plutôt ramasser ton épée et te la mettre là où je pense ! Elle te sera plus utile de cette façon.

Le sourire de l'interpellé se figea. Rory ferma les poings, prêt à bondir sur ces deux prétentieux.

– Retourne jouer avec ta latte de mioche, avant d'l'ouvrir, rétorqua-t-il.

Ses interlocuteurs, offensés, se mirent en position d'attaque. Alors qu'il s'apprêtait à les maîtriser, Hugo lui prit le bras.

– Viens, faut aller manger, suggéra-t-il d'une voix douce.

Il l'entraîna d'un pas vif au bout du couloir, sous les rires des futurs jarl.

– C'est ça, sauvez-vous, mauviettes ! se moqua Sir Jostein.

Les deux amis disparurent dans l'escalier, tandis que la cloche sonnait à nouveau.

– Comment tu peux les laisser dire ça ? maugréa Rory.

Hugo haussa les épaules.

– C'qui compte, c'est qu'tu t'fasses pas jeter dehors, décréta-t-il. N'empêche, c'est super cette histoire d'traité !

Il retrouva son entrain en un instant.

– J'dormais plus depuis trois jours. J'attends toujours ma convocation, j'aurais dû la recevoir à mon anniversaire. J'espérais que

j'serais écuyer mais, vu comme j'suis doué, j'aurais juste été en première ligne. Tant mieux si cette histoire est finie !

– Dis pas ça, j'suis certain qu'un chevalier t'prendra sous son aile, assura Rory.

Lui restait indifférent au cessez-le-feu. Il se fichait bien du sort d'Hegeland, pourtant son royaume natal. D'autant plus qu'il n'avait jamais été question d'une réelle guerre, mais davantage de tensions et d'attaques éclairs, de la part des Muspelléens. Cela avait suffi à déstabiliser les Nordiques, qui n'avaient jusque-là vu en eux qu'un peuple barbare. Il se demanda ce qu'il se serait passé si l'Empire de la forêt avait fini par venir à bout d'Hegeland. Les chances que cela se produise étaient minces, cependant. Le royaume n'était pas le plus puissant du continent sans raison.

En revanche, il ne pouvait nier que la fin du conflit le rassurait quant au sort d'Hugo. Il avait appréhendé le jour où son camarade, plus âgé que lui d'un an, quitterait le couvent pour continuer sa formation de chevalier. Il n'était pas prêt pour cela, et Rory n'aurait pu le suivre. En temps de paix, les risques étaient bien moins élevés, mais pas inexistantes. Il avait passé les trois dernières années à préparer son ami pour ce jour-là, en refusant de penser à leur inévitable séparation.

Ils rejoignirent les autres pensionnaires, rassemblés au complet, soit une cinquantaine de jeunes Hegelandais, dans le réfectoire. Deux gardes en surveillaient l'entrée. Cette vaste salle en pierre couvrait tout le rez-de-chaussée du bâtiment central. Pour rendre l'espace plus chaleureux, des tapisseries représentant des scènes religieuses et historiques avaient été tendues sur les murs. Trois tables, accompagnées de bancs, s'étendaient sur toute la longueur de la pièce. Tout au bout, un feu brûlait dans la somptueuse cheminée. Les jeunes filles de tous âges, jusque-là occupées à leur leçon de chant, avaient rejoint le groupe et s'asseyaient en discutant. Rares étaient les femmes choisissant la voie de la chevalerie. Il n'y en avait qu'une, ici.

Une prêtresse apparut alors en courant. Portant une longue robe en laine blanche, une chaîne à la taille, ainsi qu'un capuchon blanc sur sa chevelure dorée, elle était essoufflée et blafarde.

– Les Muspelliens ont envahi Svenhelm ! annonça-t-elle.

Les élèves s'agitèrent, pestèrent contre leurs ennemis. Rory se redressa, aux aguets, et échangea un regard avec Hugo.

– Que dites-vous, prêtresse ? demanda l'un des plus âgés.

– Leur Empereur était venu conclure un traité de paix aujourd'hui, expliqua-t-elle, mais il nous a trahi et a attaqué la forteresse avec ses hommes. Le Roi est tombé ! ajouta-t-elle en sanglotant.

Une femme âgée entra à sa suite, portant les mêmes habits que la précédente, ainsi qu'une cape noire brodée de runes argentées. Il s'agissait de la Grande Prêtresse, dirigeante du couvent et représentante de la foi. Tous se turent à son arrivée et la regardèrent avec respect. Elle était suivie d'une poignée de prêtresses aux visages angoissés.

– Restez calme et armez-vous, déclara-t-elle d'une voix forte et rassurante. Réfugiez-vous dans vos dortoirs. Le maître d'armes et les gardes s'occupent de votre sécurité, comme toujours. N'intervenez pas, mais gardez vos épées sur vous. Au nom de Thios, l'ennemi ne passera pas nos portes.

Les pensionnaires masculins se précipitèrent vers la cour d'entraînement pour récupérer leurs armes. Quant aux jeunes filles, elles se dirigèrent vers les étages. Les prêtresses accompagnaient les uns et les autres, tâchant de contenir la panique naissante. Un garde apparut, faisant tinter son armure :

– Ils saccagent la ville ! Cachez-vous !

La moitié des pensionnaires, dont Rory et Hugo, traversa à nouveau le bâtiment central et se dirigea vers le cloître, seul accès vers l'extérieur, ignorant délibérément les ordres de la Grande Prêtresse. Les autres s'étaient réfugiés dans leurs chambres, en attendant que les gardes personnels de leur famille viennent les secourir.

Le cloître, première cour intérieure du couvent, était soutenu par des colonnes de pierres claires et lisses. Des gargouilles trônaient à leur sommet. Une haute statue de granit s'élevait au cœur du cloître. Elle représentait une souche d'arbre géante, aux racines abondantes qui semblaient s'enfoncer sous les pavés. Une impressionnante hache de pierre était plantée en son centre, une longue chaîne enroulée autour de sa poignée, son extrémité pendant dans le vide. Cette statue était le symbole de la religion nordique : la hache représentait, grâce à sa chaîne, la force maîtrisée du dieu créateur, Thios.

Une immense et épaisse porte en bois gravée d'animaux sauvages, devant laquelle se trouvaient le maître d'armes et les dix gardes du couvent, séparait le cloître de la rumeur de la ville. Il était toutefois impossible à cet instant d'ignorer les cris et les pleurs des habitants.

– Que faites-vous ici ? gronda le maître en voyant ses élèves se déverser dans le cloître. Vous allez vous faire tuer !

– Nous voulons nous battre, répondit l'un des garçons les plus âgés.

Blond, grand mais maigrelet, il portait des habits de meilleure facture que Rory et Hugo. Il se tenait fièrement, une main posée sur le pommeau de son épée. Il s'agissait de Sir Gale, un prétentieux des plus insupportables.

– Hors de question, Sir, répliqua le maître d'armes. Retournez dans vos dortoirs.

Personne ne l'écouta, pour une fois. Une odeur de brûlé se fit sentir. Des volutes de fumée grise s'élevaient derrière l'enceinte. Des enfants pleuraient, des parents criaient leurs noms. Rory pouvait entendre le tintement des lames et le craquement des portes enfoncées. Quelqu'un hurla, juste derrière les murs, dans une langue inconnue. La porte se mit à trembler, poussée de l'extérieur.

Les pensionnaires les plus âgés se placèrent en rang serré, épées à la main. Les autres se dispersèrent dans le cloître. La plupart regrettaient d'avoir voulu se montrer aussi braves. *Eux pourront au moins compter sur leurs propres hommes pour les protéger, de l'extérieur du couvent,*

pensa Rory. Quoi qu'il arrive, ils ne seraient pas abandonnés à leur triste sort, contrairement à Hugo et lui.

Sir Gale se mit à entonner d'une voix plus grave que d'habitude. Il reprenait un chant de guerre nordique, connu de tous. Un par un, d'autres le rejoignirent. Même le maître d'armes, les gardes et certains enfants apeurés, entre deux sanglots. Le chant, bas et pesant, résonna dans toute l'enceinte.

Rory et Hugo se tenaient au fond, contre un muret de pierres. Le premier observait la scène en silence, épée à la main. Il préférerait se concentrer sur la bataille à venir, plutôt que chanter. Quant au deuxième, il murmurait à peine. Son regard était fixé sur la porte, qui avait cessé de trembler.

Une explosion retentit. La porte céda, des morceaux de bois volèrent. Les gardes, soufflés par l'impact, se redressèrent péniblement. Le maître d'armes, lui, était resté droit et imperturbable. Son regard était dirigé vers l'extérieur. Rory entraîner perçut un tas de corps, à quelques pas de l'entrée. Ils portaient les armoiries de divers jarl. Voilà ce qu'il était advenu des renforts du couvent. Derrière eux, une masse d'ennemis approchait.

Alors, le maître tourna la tête vers ses élèves. Son visage était sombre, ses yeux teintés de larmes. Rory fut surpris, lui qui le voyait comme une sorte de roc que rien ne pouvait éroder. Pourquoi pleurait-il, dans un moment pareil ? Les Muspelliens allaient entrer dans le couvent, d'un instant à l'autre.

– Écoutez-moi ! s'écria le professeur d'une voix rauque. Formez un rang serré !

Recouvrant sa voix, un flot d'ennemis se déversa dans le cloître. L'homme se précipita sur eux, frappant à une vitesse prodigieuse, esquivant sans encombre. Il faucha un Muspellien, sa lame traversant l'armure de cuir. Il se tourna, bloqua l'attaque d'un deuxième et, vif, planta son épée dans sa gorge.

Les gardes tentèrent de retenir le flot continu, derrière lui. En vain, ils tombaient l'un après l'autre. Le maître prenait des coups, lui aussi. Ses bras et jambes étaient couverts d'estafilades. Il repoussa un troisième Muspellien, le désarma et l'acheva sans attendre. Soudain, une lame lui transperça le ventre. Quelqu'un l'avait attaqué par derrière. Dignement, l'Hegelandais se retourna, envoyant son ennemi au sol. Il esquiva le sabre d'un cinquième, riposta en lui tranchant le bras. L'autre Muspellien s'était relevé, tirant un petit couteau de sa ceinture. Le maître d'armes, dans un ultime effort, lui fendit le crâne. Avant de s'écrouler en soupirant.

Les élèves le regardèrent, horrifiés. Ils reculèrent et se serrèrent les uns contre les autres, comme il le leur avait ordonné. Les dix gardes du couvent avaient été tués, ou sévèrement réduits. Les plus jeunes s'enfuirent dans le bâtiment. Les autres avaient les larmes aux yeux. *Les rumeurs disaient vrai*, pensa Rory avec stupeur, *ils sont vraiment puissants*. Les Muspelliens s'arrêtèrent pour analyser la situation, l'adolescent en fit de même. C'était la première fois qu'il voyait ces êtres.

Ils avaient la peau d'un orange plus ou moins foncé. Leurs cheveux, que certains portaient longs et ornés de fines tresses, allaient du blanc éclatant au noir ébène en passant par le gris argenté. Leurs traits fins, leurs oreilles pointues et leurs yeux, jaunes ou noirs, leur conféraient un visage félin. Cependant, l'élément le plus singulier de leur apparence était leurs pieds dénudés, munis de pouces opposables et de longs doigts, semblables à ceux d'animaux. Rory comprenait enfin pourquoi ils étaient considérés comme des monstres.

Armés de sabres courbés, ils ne portaient aucune armure de métal, cependant leurs tenues grises étaient recouvertes de plaques de cuir teintées en brun et vert. Le jeune Hegelandais n'ignorait pas qu'ils possédaient également des armes redoutables de leur invention.

Il s'agissait de canons miniaturisés qui, d'après le maître d'armes, pouvaient tuer une dizaine de personnes en un coup. La grande faiblesse

de ces armes était l'impossibilité de les utiliser plus d'une fois, car le canon lui-même était trop petit pour supporter sa propre puissance. Rory soupçonnait que les Muspelliens avaient employé l'un de ces canons pour détruire la porte du couvent.

L'un des ennemis de première ligne, le seul vêtu d'une cape, leva le bras. Tous les autres s'immobilisèrent. Il s'adressa alors aux pensionnaires, avec une étonnante maîtrise de la langue nordique :

– Enfants d'Hegeland ! Nous avons conquis votre royaume. Pliez le genou et nous jurons que vous serez épargnés ! Résistez et vous périrez !

Les plus jeunes échangèrent des regards hésitants, baissant leurs armes. Les plus âgés se dressèrent avec la fierté propre à la noblesse.

– Vengeons notre maître ! cria le dénommé Sir Gale.

– Pour le Roi ! hurla un autre. Pour Hegeland !

Rory et Hugo restèrent sur leurs gardes tandis que la première charge des futurs chevaliers s'exécuta. Ce qu'ils virent fut un massacre. Les pensionnaires ne faisaient pas le poids face aux soldats expérimentés de la forêt de Muspell.

– Monstres ! rugit Sir Gale, le plus éloquent du lot.

Il leva son épée pour attaquer le chef des soldats ennemis dans le dos. Un autre Muspellien le surprit. Une lame ensanglantée lui traversa la poitrine. Il hoqueta, les yeux écarquillés, et tomba. Il avait été l'un des meilleurs apprentis chevaliers du couvent, avec Rory. Celui-ci ne bougea pas, tandis que les nobles tombaient les uns après les autres. Bientôt, les attaquants arriveraient à sa hauteur.

– Faut s'battre ! s'écria Hugo, le teint livide.

Il se redressa, l'épée à la main. Vif, Rory pointa son arme sur la poitrine de son ami, lui barrant le chemin. Son visage était dur. L'autre le regarda avec incompréhension.

– Si t'essaies d'y aller, j'te tue moi-même, assura Rory d'une voix implacable.

Les yeux d'Hugo brillèrent. Il se laissa choir sur le sol. Son camarade rengaina son épée mais ne le quitta pas du regard. Il détacha la ceinture tenant son fourreau et la jeta au loin. Puis fit un signe de tête à Hugo. Ce dernier l'imita avec lenteur.

Les plus jeunes pensionnaires s'étaient réfugiés dans le bâtiment durant le massacre. Une fois que la cour fut vidée de tous cris de douleur, d'entrechoquements d'armes, ils se redressèrent et levèrent les bras au-dessus de leurs têtes.

– On s'rend, annonça simplement Rory.

Ayant terminé de fouiller le couvent de fond en comble et d'éliminer ceux qui résistaient, les Muspelliens quittèrent les lieux. Les prisonniers nordiques marchaient en file, attachés les uns aux autres, leurs mains ligotées par devant. Tous étaient des adolescents, venus de l'étendue du quartier. Les jeunes enfants et les adultes ne les intéressaient pas, semblait-il. Hugo avançait derrière Rory. Ils étaient entourés de soldats mutiques aux sabres dégainés.

L'adolescent tourna la tête de tous côtés en avançant, afin de contempler la désolation. La ville haute, quartier riche de Svenhelm, était dévastée. Les incendies se propageaient sur la plupart des belles bâtisses de pierre, elles-mêmes à l'abandon. Des meubles, sûrement jetés depuis les fenêtres, et de la vaisselle brisée jonchaient les étroites rues. Dans les hauteurs, le château royal fumait. Un nombre incalculable de cadavres humains s'entassait sur les pavés. *Quasiment aucun mort chez les Muspelliens*, remarqua Rory.

– Ils ont tué l'maître, murmura Hugo, désespéré. Et tout l'monde.

– Je sais, répondit l'autre à voix basse.

À l'inverse de son ami, la mort de ses camarades le laissait indifférent. Ils s'étaient jetés dans une bataille perdue sans réfléchir et

avaient mérité leur sort. Le maître d'armes n'aurait pas été fier de ses élèves. Cependant, Rory n'aimait pas voir Hugo en détresse.

– On les vengera un jour, assura-t-il sans conviction.

Le groupe descendit jusqu'à l'une des portes de la forteresse qui séparait la ville haute de la ville basse. Cette dernière était dans un état encore plus piteux que la première. Les maisons à colombages des marchands et artisans, ployant sous le poids des étages suspendus, brûlaient encore ardemment. Des corps fumants recouvraient le sol. Du sang coulait dans la rigole, au milieu de la rue. Des fruits écrasés aux odeurs entêtantes recouvraient les pavés.

Rory manqua de marcher sur un bras humain. Le membre avait été tranché net, au-dessus du coude. Une odeur de chair brûlée flottait dans l'air. Il n'y avait vraisemblablement plus âme qui vive dans la capitale d'Hegeland.

Ils quittèrent son enceinte par la porte Sud. D'autres groupes de Muspelliens et de prisonniers, qu'il estima à une quarantaine, les attendaient plus bas. L'adolescent leva la tête et constata que la plus grande ville du royaume, bien que fumante et ravagée, se dressait encore fièrement sur sa falaise blanche, dominant la grise mer du Nord. Le donjon royal la surplombait toujours, en dépit de l'incendie qui le prenait.

Aux pieds de la cité, la vallée accueillait une fine et boueuse route sinuant entre les monts boisés, en direction des terres intérieures. Un chemin descendait également jusqu'au rivage, où se trouvait le grand port d'Hegeland. Les pentes alentours étaient parsemées d'arbres nus et de feuilles mortes en décomposition. Au loin, perdues dans le brouillard automnal, se distinguaient les neiges éternelles des hautes montagnes. Bientôt, la neige recouvrirait le reste des terres de son manteau immaculé, mais Rory ne serait pas là pour le voir. Le rude hiver nordique était bien la seule chose qu'il regretterait de son pays.

Soldats et prisonniers descendirent d'un pas vif au port, où les attendaient une dizaine de navires à rames. Qu'un nombre si faible

d'ennemis ait dévasté la capitale en une matinée prouvait qu'ils étaient de redoutables guerriers. Les autres vaisseaux amarrés au ponton, que Rory supposa nordiques, étaient en feu. À leurs côtés, ceux des Muspelliens paraissaient trop légers et instables ; il devina que ces êtres sylvains ne maîtrisaient pas la charpenterie navale.

Les prisonniers, de jeunes gens allant du noble au miséreux, furent entassés au fond des cales. Les trappes se refermèrent, les laissant dans l'obscurité. Une idée germant dans son esprit, Rory tira Hugo par la corde qui les liait et, jouant des coudes, l'entraîna vers la coque du navire. Tandis que le second s'adossait contre elle, le premier chercha un interstice par lequel observer l'extérieur, entre les planches de la coque. L'ayant trouvé, il tenta de suivre la situation.

Il entendit un ordre répété sur chaque navire dans la langue muspellienne, qu'il ne comprenait pas plus que ses compagnons. L'embarcation se mit en mouvement en direction de la haute mer. Où allaient-ils ? Leur forêt se trouvait à l'intérieur des terres. Peut-être cherchaient-ils à éviter la côte ennemie, quitte à s'éloigner vers un océan imprévisible. Rory constata que la flotte peinait à rester groupée. Tous les navires n'avançaient pas à la même allure, se rapprochant et s'éloignant de façon aléatoire.

Il sentit Hugo tirer de petits coups secs sur la corde. Il se tourna, vit que son ami tentait de la déchiqueter avec ses dents. Ses yeux verts brillaient à présent de rage. Il insista longuement, à s'en faire saigner les gencives. En vain. La corde, en fibres végétales inconnues et apparemment d'une grande solidité, ne daigna pas s'effiloche. Le jeune homme s'affaissa, abattu. Il passa la main sous sa chemise, sortit le pendentif qui se cachait dessous. Il s'agissait d'une pièce percée, gravée de symboles inconnus de Rory. Il la serra entre ses doigts, le regard pensif.

Voyant qu'Hugo n'était pas disposé à discuter, son ami se mit à réfléchir. S'évader était impossible, tant qu'ils seraient en mer. Il ne pouvait qu'attendre de retrouver la terre ferme et de voir le sort qui leur

était réservé. Pourquoi les Muspelliens voulaient-ils des humains vivants ? Spécifiquement, des adolescents. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas assez forts ni expérimentés pour les affronter, mais suffisamment formés pour leur être utiles. À quel usage, en revanche...

À la nuit tombée, la trappe s'ouvrit en grinçant. Deux soldats ennemis, faiblement éclairés par leurs torches, jetèrent des fruits et du pain aux prisonniers. Ceux-ci restèrent immobiles, indécis. Quelques-uns esquissèrent un mouvement vers les victuailles. Une jeune fille s'écria alors :

– Méfions-nous de ces sauvages ! Ils cherchent peut-être à nous empoisonner.

Une réticence partagée par Rory. Plus personne ne bougea, l'anxiété était palpable. Le jeune Nordique se blottit contre les planches. Hugo fit de même, après l'avoir salué, lui souhaitant une bonne nuit. Son ami ne put fermer l'œil. L'inconfort de sa position et le soulèvement des vagues le maintenaient éveillé. Cependant, il ne s'en plaignait pas. Il en fut même soulagé. Il n'avait pas envie de replonger dans ses cauchemars habituels.

Quand le soleil se leva, il remarqua que les vivres étaient d'origine hegelandaise, sans doute prises lors de l'attaque. Des pommes, des poires, des quignons et quelques gâteaux secs. Tous les regardaient avec envie, mais personne n'osait s'en approcher.

Rory reprit son observation. La côte était à peine visible, à tribord. Il ne pouvait savoir à quelle hauteur du continent ils se trouvaient, ayant perdu ses repères durant la nuit. Alors qu'il essayait de comprendre leur position, la trappe s'ouvrit de nouveau. Quelques aliments supplémentaires leurs furent envoyés. Quelle quantité de vivres avaient-ils emportée, durant leur assaut ?

– C'est stupide ! lança un adolescent.

Il s'était redressé, mais peinait à rester debout en raison de la houle et de la bassesse du plafond. Celui-là n'était pas un fils de jarl, à en juger

par sa tignasse ébouriffée et sa tunique usée. Il regardait la nourriture avec envie.

– Pourquoi y voudraient nous empoisonner ? reprit-il. Y nous ont pas tués, c'est stupide de l'faire maint'nant. Faut essayer d'goûter !

Personne ne broncha. Rory croisa les bras, lui laissant le loisir de prendre tous les risques qu'il souhaitait. Hugo, lui, semblait prêt à s'exécuter. Mais il se retint, gagné par l'indécision.

Le Nordique aux cheveux emmêlés tendit la main vers un morceau de pain. Il ne semblait plus si sûr de lui, face aux regards insistants de ses camarades. Il prit une miette, l'examina de près, puis la posa sur sa langue. Inspirant profondément, il l'avalait. Rien d'anormal. Poussé par la faim, il émietta le pain et le mangea, morceau par morceau. Puis se laissa tomber avec résignation.

Le reste de la journée se déroula sans incident. Le garçon téméraire ne montra aucun signe d'empoisonnement, mais tous préférèrent attendre le plus longtemps possible. Quant aux navires, ils quittèrent la mer peu avant le coucher du soleil, s'engouffrant sur un large fleuve, encadré par la toundra hegelandaise.

À l'aide des notions de géographie enseignées au couvent, Rory comprit qu'ils voguaient sur le fleuve Gundest, le plus grand d'Hegeland. Dans celui-ci se déversaient plusieurs rivières, l'une d'elles provenant de la forêt de Muspell. Bientôt, ils seraient en territoire ennemi.

Rory se demanda quelles étranges créatures il verrait dans cette jungle. Il se souvenait des peaux de bêtes que son père entreposait autrefois dans sa remise, mais était curieux de les rattacher à quelque chose de concret. Ses seules connaissances de cette forêt étaient ce qu'on lui avait enseigné sur ses dangers mortels, venant tant des Muspelléens que des bêtes qui la peuplaient. Ces deux raisons suffisaient à tout homme sain d'esprit pour éviter de s'engager sous ces arbres centenaires.

La nuit tomba à nouveau. Certains estomacs commençaient à gronder, ceux des nobles et des bourgeois, habitués à manger à leur faim. La tentation du tas de victuailles était grande, mais personne n'osait s'en approcher. Celui qui s'était servi, plus tôt, avait passé une partie de la journée inconscient. Était-il mort, malade ou simplement épuisé ? Par prudence, personne ne s'aventura près de la nourriture.

Tous finirent par sombrer dans le sommeil. Seul Rory resta éveillé, adossé contre la coque du bateau. Il se laissa porter par le roulis, perdu dans ses pensées. Comment allaient-ils se tirer de là ? Les Muspelléens avaient une ambition particulière pour leurs jeunes prisonniers, mais laquelle ? Les utiliser comme otages, afin d'obliger le royaume à s'incliner ? Ils n'en avaient pas eu besoin pour obtenir le cessez-le-feu, qu'ils avaient eux-mêmes brisé. Les faire travailler, pour remplacer la main d'œuvre perdue durant ces dernières années ? Peut-être.

Il perçut un léger bruit de froissement. Il se redressa et plissa les yeux, mais l'obscurité était totale. Pourtant, il sentit une personne bouger. La corde s'était mise à vibrer, de façon quasiment imperceptible. Soudain, elle le tira d'un coup sec.

– Hé ! cria quelqu'un.

D'autres prisonniers se redressèrent, malmenant leurs liens.

– Qu'est-ce que tu fais ? Voleur !

– Non ! C'est à moi, c'est moi qu'ai pris l'risque !

Rory comprit alors, tandis que des martèlements retentirent. Plusieurs personnes se mirent à protester. Le gamin des rues avait profité de l'obscurité pour tenter de rafler les provisions. Il avait peut-être même fait croire à tout le monde qu'il était mourant.

– Qu'est-ce qu'y se passe ? marmonna Hugo, la voix pâteuse.

Son ami n'eut pas le loisir de lui répondre. Une querelle éclata, à l'aveugle. Il sentit les autres se bousculer, entendit les claquements de coups et les gémissements de douleur. Chacun pour soi.

Hugo se redressa alors, comprenant le retournement de situation, et cria :

– Arrêtez d’vous battre ! Partagez la nourriture !

Ce fut vain. Nul ne réagit à son intervention. Soudain, un grincement retentit au-dessus d’eux, suivi de cris et d’une lumière vive. Ils levèrent la tête. Les Muspelliens avaient ouvert la trappe et utilisé une torche pour éclairer la cale. La bagarre cessa aussitôt, par crainte de subir un châtement.

Seuls le type aux cheveux ébouriffés et celui qui l’avait traité de voleur se battaient encore. Ce dernier était plus grand et plus fort que son chétif adversaire. Il enserrait ses mains autour de son cou, emporté par la soif de combat. L’autre se débattait vainement.

– Assez ! ordonna l’un des Muspelliens.

Depuis la trappe, il tendit un bâton et frappa l’agresseur sur la tête. Le jeune Nordique relâcha son étreinte, sonné. Mais le mal était déjà fait. Le gamin des rues était inconscient pour de bon, cette fois-ci. Les autres le regardèrent d’un air effaré. Son adversaire devint livide et baissa la tête. La trappe se referma dans un silence pesant.

Rory sentit alors son ami se déplacer, tirant sur la corde. Il se laissa entraîner pour lui faciliter la tâche, tout en se demandant ce qu’il comptait faire. Hugo murmura alors :

– Hé, tu m’entends ?

Il se trouvait à la hauteur du garçon inconscient, s’adressant à lui. Il n’était certainement pas mort, mais évanoui. Tuer quelqu’un en l’étrangler prenait plus de temps que cela. Prouvant le raisonnement de Rory, le type se mit à grommeler.

– Ça va ? s’enquit Hugo.

– Ouais, je... crois... marmonna-t-il avant de se mettre à tousser.

– Lui en veux pas, il s’est un peu emporté. On est tous tendus.

L’autre toussa de nouveau et s’éloigna du centre de la cale. Ce fut le signal que les autres attendaient. Sans un mot, ils se levèrent tous pour prendre une part des provisions. Hugo, qui était à côté, ramena des pommes pour son ami et lui-même. Tout en croquant dans la sienne, Rory se demanda si Svenhelm possédait encore des navires pour leur

porter secours, ou si les Muspelliens avaient brûlé toute la flotte royale, ou même si le royaume en avait cure. Pourtant, l'honneur était une valeur importante chez les Nordiques ; ils ne se laisseraient pas attaquer ainsi sans se venger, s'ils avaient encore les capacités de riposter. Mais plus rien ne vint troubler la traversée.

Chapitre 2

Ayele

La colonne de prisonniers s'arrêta après la frontière. Ils pouvaient encore voir les montagnes rocheuses de Scarij, leur pays d'origine, désormais hors de leur portée. Les habitants de ce royaume du Sud avaient la peau foncée, les muscles saillants et les cheveux frisés. Ceux qui se trouvaient ici, enlevés par l'armée muspellienne, n'avaient pas atteint la vingtaine. Ils provenaient de Buheli, une grande ville proche de la frontière, et de ses environs. Les êtres à la peau orange avaient fondu sur leurs terres avec une rapidité et une efficacité terrifiantes. Personne n'avait compris ce qu'il se passait. Scarij n'était pourtant pas en guerre ouverte avec Muspell.

Les adolescents échangeaient des regards inquiets, sans prononcer un mot, par peur d'être punis. La violente répression des plus rebelles d'entre eux avait fait disparaître toute envie de révolte. Ils se trouvaient à l'orée de la vaste et mystérieuse forêt, où les jeunes arbres au feuillage

pâle étaient encore clairsemés. Une tourelle en bois se dressait entre eux, gardant ostensiblement l'Empire de Muspell. L'herbe jaune de Scarij se clairsemait, laissant place à une verdure plus éclatante.

Trois Muspellieus rejoignirent le groupe de prisonniers. Les deux premiers, âgés, portaient des tenues très différentes de celle des soldats : aucune protection en cuir, de simples tuniques longues et beiges. Leurs cheveux gris étaient retenus en arrière. Sur leur front était dessiné à l'encre bleu clair un étrange symbole : un cercle vide traversé d'un trait horizontal, allant d'une tempe à l'autre. L'un des nouveaux venus portait une corde à nœuds, l'autre un objet qui s'apparentait à une loupe : un épais morceau de verre grossissant aux bords polis.

Le troisième s'écarta et fit face aux prisonniers. Il devait avoir une trentaine d'années. Il portait la même tunique que ses deux camarades, ainsi qu'une épaisse sacoche à l'épaule. Son front, à la peau orange sombre, était nu. Ses longs cheveux noirs étaient noués en hauteur. Deux fines mèches pendaient le long de ses joues, ornées de perles. Il se mit à parler en parfaite langue scariji :

– Ne vous inquiétez pas, nous n'avons aucune intention de vous tuer. Vous allez simplement être examinés. Les plus forts d'entre vous auront un traitement, disons, spécial. Restez calmes et tout se passera bien.

Après avoir échangé quelques mots avec le chef des troupes, il fit signe aux deux autres. Ceux-ci empoignèrent leurs outils et se mirent à examiner le premier prisonnier. Ils mesurèrent ses bras, son torse, ses jambes, observèrent ses yeux et sa bouche à la loupe. Ils firent de même avec le second, qui fut séparé des autres une fois l'auscultation terminée. Puis ils continuèrent leur étrange manège, divisant les Scariji en deux groupes inégaux. Ils mettaient les plus robustes à part.

À la fin de la file, se trouvait une adolescente de dix-sept ans, qui regardait les deux examinateurs agir en tentant de comprendre. Elle portait ses longs cheveux bruns en tresses qu'elle s'attachait dans le dos. Comme la plupart des gens du Sud, elle était plutôt grande et forte. Ses vêtements, durcis par le sable et le vent, avaient été maladroitement

reprisés : une chemise beige sous un haut blanc sale, une ceinture à laquelle pendait un long pagne bleu ciel, sur des bas également beige. À ses pieds, de fines bottes bordées de laine. À ses mains, des mitaines en laine tricotée, pour les protéger des violentes tempêtes de sable.

Ses yeux bruns étaient emplis de haine envers les Muspelléens. Leur attaque surprise avait causé la mort de son père et de ses frères aînés. Le seigneur de Buheli les avait enrôlés comme soldats, afin de protéger la ville, alors qu'ils n'étaient que de simples bergers. Ayele avait vu la facilité avec laquelle ces barbares avaient massacré les guerriers scariji. Sa famille n'en avait pas réchappé.

Il ne lui restait que Lio, son petit frère, se trouvant à ses côtés. Elle craignait d'être séparée de ce garçon dégingandé de treize ans, qui la regardait avec angoisse. Le grain de beauté qu'il avait sous l'œil droit tressautait, signe caractéristique de son anxiété. Ses cheveux frisés étaient rasés de près. Ses vêtements, couleur sable, étaient légers et usés. Un veston en laine blanche était ouvert sur son torse.

– Ayele, ils nous veulent quoi ? chuchota-t-il.

– J'en sais rien, répondit sa sœur sur le même ton. On dirait qu'ils vont séparer tout l'monde.

Étant incapable de le rassurer, elle ne pouvait qu'attendre de voir ce que leurs ennemis feraient d'eux. Elle les voyait se rapprocher avec une lenteur insoutenable. Elle ferma les yeux et pria les dieux, espérant qu'ils pourraient l'entendre dans cette forêt.

L'attente lui parut interminable. L'un après l'autre, chaque prisonnier fut examiné puis placé dans un groupe. L'appréhension montait de plus en plus en elle. Elle tenta de se libérer plusieurs fois. Les sabres que les soldats pointaient sur elle l'empêchèrent d'insister. Lio, lui, gardait la tête baissée. Sa respiration était saccadée.

Les examinateurs arrivèrent devant Ayele. Elle se raidit, voulut leur échapper mais ses liens étaient fermement noués. Les deux Muspelléens tournèrent autour d'elle, lui levèrent les bras pour les mesurer avec la

corde à nœuds, l'enroulèrent autour de ses cuisses et de sa taille. Ils échangèrent un regard satisfait, puis reprirent leur corde.

Ce n'était pas terminé. Ils empoignèrent son menton et le levèrent. Ils brandirent leur loupe au-dessus de ses yeux, puis lui ouvrirent la bouche de force et observèrent sa dentition. Elle se sentait humiliée, sa colère redoublait. Un jour, ils paieraient ce traitement honteux.

Ils se concertèrent et hochèrent la tête. L'adolescente fut alors entraînée par d'autres gardes vers le deuxième groupe, beaucoup plus restreint. Elle tourna la tête vers Lio, paniquée. Il se faisait examiner à son tour. Ce fut rapide. Ils le laissèrent dans le premier groupe, parmi les plus jeunes et les plus faibles.

Ayant terminé l'examen, les soldats entraînèrent leurs prisonniers dans des directions opposées. Voyant son frère s'éloigner contre son gré, Ayele tira de toutes ses forces pour le rejoindre. Il resta paralysé, les yeux remplis de larmes. Un ennemi vint frapper le ventre de la jeune femme du pommeau de son sabre. Sa respiration se coupa, mais elle ne flancha pas. Elle n'abandonnerait pas son frère, elle ne le perdrait pas.

Le soldat passa sa lame sous la gorge de l'adolescente, le regard noir. Elle s'immobilisa, retrouva sa raison. Si elle voulait sauver son frère, elle devait rester tranquille et attendre le moment opportun. Le Muspellien retira son sabre, mais tira brusquement Ayele en arrière, pour la faire rentrer dans le rang. Lio était déjà loin, entraîné dans le feuillage. Alors qu'il allait disparaître de son champ de vision, elle s'écria :

– J'te retrouverai ! J'te l'jure !

L'ennemi qui l'avait menacée la frappa à nouveau, à la tempe. Sa dernière vision fut son visage impassible, entouré de verdure. Son esprit s'embruma, ses yeux se fermèrent malgré elle.

Ayele sentit son esprit divaguer, des souvenirs douloureux l'assaillir, images sans ordre ni cohérence. Elle vit Lio, la tête et les mains prises dans un carcan, tout comme elle. Elle vit les soldats muspelliens dévaster Buheli, massacrer ses habitants, brûler ses maisons en torchis.

Elle vit le seigneur Ghidewon, homme opulent et tyrannique, les condamner, son cadet et elle, pour avoir volé leur propre bétail. Elle vit des barbares la libérer de son carcan, l'enchaîner et l'emmener dans leur maudite jungle. Elle vit son frère tendre les mains vers elle, désespéré, avant de disparaître dans la forêt.

Elle ouvrit les yeux. La lumière l'aveugla. Pendant le temps nécessaire à ses yeux pour s'acclimater, elle remarqua qu'elle était allongée sur une table en pierre froide, pieds et poings liés. L'époque où ses mains étaient libres de toute entrave paraissait bien lointaine. Pouvant à présent regarder autour d'elle, elle observa l'endroit où elle se trouvait.

Un toit de branchages feuillus et de lierre, soutenu par une structure de bois, la recouvrait. Il semblait s'étendre au-dessus d'elle à l'infini. Les murs arrondis étaient confectionnés de la même façon, de fines colonnes de bois permettant aux plantes grimpantes de foisonner. Il n'y avait aucune porte ni fenêtre. Des oiseaux chantaient, le vent chuchotait. Une douce lumière dorée, traversant le feuillage, enveloppait la scène. Si Ayele n'était pas retenue prisonnière, elle aurait pu se croire au paradis.

Elle discerna un bruissement, venu de derrière. Tournant la tête au maximum, elle vit l'un des examinateurs muspelliens qui l'avaient amenée dans ce dôme. Il avait visiblement traversé les murs de branches sans le moindre problème. Il portait une jarre en terre cuite, remplie d'un liquide clapotant. Il la posa sur la table, près de la tête de la Scariji. Puis il adressa un étrange sourire à la jeune femme, dénué de toute chaleur.

De la poche centrale de sa tunique, il sortit quelque chose qui ressemblait à une longue et fine tige de roseau. Il la déroula et en posa une extrémité dans la jarre. Il mit alors l'autre bout dans sa bouche et

aspira. Ayele aperçut le liquide, bleu ciel, remonter le long de la paille. Le Muspellien se retira avant que le fluide n'atteigne ses lèvres. Il noua vivement l'extrémité avec une ficelle, évitant ainsi que son contenu ne se répande, puis posa la tige sur la table.

Il sortit alors un couteau de sa poche. La jeune femme se tendit. Elle le vit se rapprocher de son bras droit. Il remonta la manche, posa la lame sur la peau de la Scariji, puis la fit glisser sur ses veines. Des gouttes de sang apparurent. La douleur la fit grimacer.

– Arrêtez ! Non ! cria-t-elle en se débattant.

L'examineur l'ignora, absorbé par sa tâche. Il délaissa son couteau pour reprendre sa paille. Il la sortit de la jarre, dénoua l'autre extrémité et pinça de ses doigts les deux bouts, emprisonnant le liquide. L'adolescente le regarda avec appréhension. Elle commençait à comprendre le but de son manège, et il ne lui plaisait pas. Son bras, qui perdait de plus en plus de sang, la faisait souffrir.

Comme elle s'en doutait, le Muspellien planta la paille dans la plaie qu'il venait de réaliser. Ayele ne put retenir un cri. L'autre se mit à souffler dans le tube, poussant le liquide dans la jeune femme. Elle sentit ce corps étranger s'insinuer en elle et ne put qu'hurler, impuissante. Il remonta de force le long de son bras, se propagea dans tout son corps. Elle secoua la tête, les membres, tout ce qu'elle pouvait, mais les liens la retenaient avec fermeté. Le liquide se dirigeait, inéluctable, vers son cœur.

Lorsqu'il l'atteignit, elle eut l'impression que ce dernier implosait. Les yeux trempés de larmes, Ayele se tut. Sa voix l'avait quittée. Elle se sentait engourdie. Comme si elle s'habituaient à la douleur, comme si celle-ci faisait à présent partie intégrante d'elle.

L'examineur hocha la tête, satisfait de son expérience. Il sortit la tige du bras de sa prisonnière, qui ne réagit pas au pincement provoqué dans sa plaie. Il prit alors une bande de tissu et l'enroula autour de la blessure. Elle le regarda faire sans agir. Son corps lui semblait lourd.

Le Muspellien se mit à crier quelque chose, ce qui la fit sursauter. Elle comprit qu'il appelait quelqu'un. Rapides, deux soldats entrèrent, armés de poignards ressemblant à des feuilles. Sur ordre du premier, ils détachèrent la jeune humaine et la traînèrent à bout de bras. Elle craignait que ce fût là sa meilleure chance de s'enfuir, mais son corps refusait toujours de lui obéir. Elle ne put qu'attendre, furieuse, tandis que les gardes l'emmenaient à l'extérieur.

Ils traversèrent un bois dont les arbres, beaucoup plus petits que leurs congénères, étaient presque collés les uns aux autres. L'endroit était ainsi plongé dans l'obscurité et le silence, isolé du monde par l'épais feuillage des arbustes. Ils quittèrent rapidement ce lieu, ce qui soulagea Ayele. Elle avait eu l'impression d'étouffer, étant habituée aux montagnes dégagées et fouettées par le vent.

Ils arrivèrent dans une partie plus classique de la forêt, aux arbres immenses et à la plantation foisonnante. La prisonnière fut alors enfermée dans une sorte de cage sphérique, faite de barreaux métalliques. Une fois la porte verrouillée, les soldats tirèrent sur une corde. La cage s'éleva dans les airs, suspendue à une branche servant de poulie. Ils attachèrent la corde au sol et se séparèrent pour reprendre leur ronde. La jeune femme examina les lieux, à défaut de pouvoir bouger.

Quelques autres humains, pas plus d'une vingtaine, se trouvaient dans des cages similaires, chacun d'eux accroché aux branches d'un arbre voisin. Elle en reconnut deux ou trois, qui faisaient partie de son groupe de prisonniers, mais la plupart lui étaient inconnus. Certains avaient la peau aussi foncée qu'elle, mais d'autres avaient le teint ocre, et leurs cheveux noirs n'étaient pas frisés. Ayele n'avait jamais rencontré d'hommes comme eux, mais n'ignorait pas que le monde était plus vaste et plus diversifié que les montagnes de son enfance.

Son corps reprenait progressivement le contrôle. Elle commençait à nouveau à se mouvoir, malgré l'espace limité. La blessure sur son bras cicatrisait déjà, ce qui l'étonnait. Quel était donc ce mystérieux liquide ? Quels effets aurait-il sur elle ? Que mijotaient les Muspelliens ?

Allaient-ils envoyer des cobayes humains se battre contre leur propre camp ?

Elle espérait qu'il n'était rien arrivé de grave à Lio. De ce qu'elle pouvait deviner, tous les prisonniers présents avaient subi la même injection. Comme ils étaient bien plus nombreux à l'origine, ne serait-ce que dans son propre groupe, cela signifiait que certaines expérimentations avaient échoué, et les cobayes avaient disparu. Les Muspelliens n'avaient donc aucun remords à se débarrasser de leurs prisonniers, pourtant si durement obtenus. Qu'était-il advenu du groupe de son frère ? Les barbares avaient-ils trouvé une autre utilité aux humains, ou bien les avaient-ils... ? Elle préféra ne pas penser à cela. Son estomac était plus noué que jamais.

Alors qu'Ayele cogitait en se mordant les lèvres, les soldats réapparurent. Ils étaient cette fois-ci accompagnés des examinateurs en tenue beige. Ces derniers s'élevaient à présent au nombre de vingt. La Scariji se pencha en avant pour les surveiller, mais sa tête ne passait pas entre deux barreaux. Elle se tourna alors comme elle le pouvait dans cet espace étrié. Les soldats empoignèrent la corde retenant une cage voisine de la sienne, et la firent descendre. Le spectacle qui les attendait horrifia l'adolescente.

Un jeune garçon squelettique était allongé dans la cage, ses bras et jambes pendants entre les barreaux. Les yeux exorbités, la bouche ouverte, un râle d'agonie s'échappait de sa gorge. Le pire était sa poitrine. Ouverte, comme si elle avait explosé de l'intérieur, de la chair, du sang et du liquide bleu s'en échappaient. Ayele détourna les yeux, prise de nausées.

Indifférents à cette vision d'horreur, les Muspelliens ouvrirent la cage. Un soldat leva son sabre au-dessus du garçon. La jeune humaine comprit ce qu'il allait faire, et lui en fut étonnamment reconnaissante. Il abattit son arme en plein cœur. Le garçon agonisant tressauta et, dans un dernier grognement, s'éteignit.